

Silvio Cadelo

COPIES DE L'ORIGINE PERDUE



Silvio Cadelo

COPIE DE L'ORIGINE PERDUE

Paris 1990

Tu le sais sûrement,
un désir impossible nous habite, nous les exécutants d'images, celui de la totalité.
Aussi, tâtonnons-nous dans le vide, en quête de cet inaccessible inconnu.

Oui, c'est vrai, nous aussi nous nous rendons coupables de vol envers le créé, nous aussi, sommes des voleurs de matière. Coupables, mais aucunement complices de ces prédateurs qui exhibent leurs trophées aux murs ; têtes tranchées à la nature pour décorer des salons. Ça, jamais !

Nous ne capturons que des images, nous ne volons à la nature que le strict nécessaire pour le poser sur un support. Je te le jure, si nous le pouvions, nous n'emploierions même pas de pinceaux pour effleurer la toile, ah je te le jure, nous nous passerions même de l'eau pour les laver ! Mais, il faut devenir pécheur pour pouvoir dénoncer le péché, l'éternelle histoire.

Alors, nous aussi nous volons ! voleurs, oui ! Mais jamais, je te le dis, jamais nous ne serons de présumptueux «re-créateurs». Nous ne re-faisons pas la «création», puisqu'elle existe déjà, pas la peinture, puisqu'elle est déjà faite.

Humblement, nous nous inclinons devant sa perfection et, en la copiant, nous témoignons de son existence, car, nous le savons, dans un impossible futur, cette immense, cette sublime peinture se manifestera dans sa totalité et d'un geste, elle chassera des musées, de toutes les collections, ces pitoyables tentatives de re-création qui nous étouffent.
Et nous serons enfin libérés du besoin de l'art.

Pour le moment, ces abus que nous appelons art, continuent de nous attirer parce que nous sentons que ces sacrilèges retiennent captive une partie de la totalité, ce grand tout que nous ne pouvons atteindre et qui nous appelle.

À moins que... Et là réside le problème : est-ce un appel ou un cri?

Pourquoi recourir à un acte de violence? Pourquoi suspendre au mur la tête d'un cerf mort, alors qu'on peut en avoir l'image, ou plutôt, les images - de mille cerfs frémissants de vie ?

Mon ami, le poète Corrado Costa, l'écrivait : il est juste de dissocier l'œuvre et l'homme, les couleurs et la peinture, la pierre et la sculpture, puis de rendre humblement à l'intégralité de la création, à la nature, ce que l'homme avec arrogance, lui a volé pour faire de l'art.

C'est, disait-il, la seule manière de donner un sens à l'œuvre de l'homme, une fusion totale avec la nature. L'art de l'homme sera alors, aussi grand qu'invisible, et seule cette invisibilité l'aura grandi. Voilà : face à l'immense, l'impossible, l'indiscernable peinture, nous pourrons enfin séparer pigments et tableaux, pierre et monuments.

Rendre le marbre de la sculpture de nouveau aux caresses de l'eau du torrent, dont nous l'avions si cruellement privé afin qu'elle en complète l'œuvre interrompue. Qu'en penses-tu?

Nous, les copistes, nous ne voudrions pas participer à cette violence envers la matière, ou nous voudrions le faire différemment, même si là encore, nous nous trompons.

Mon ami, le poète Corrado Costa, me disait: « c'est écrit, Cadelo. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Alors, comment faire?... » et souriant, me conseillait : «... cherche au-dessus, au-dessus du soleil ! »

Ainsi, suivons-nous une autre voie qui, comme toutes les autres, nous égare.

Oui, nous les chercheurs d'images, nous les humbles et présomptueux copistes de la grande peinture en acte, nous allons dans l'obscurité, vers la chambre noire primordiale où l'origine de toutes images s'imprime dans l'éternité de chaque instant.

Là où la matière se perd, et seule subsiste la vibration de l'image, car c'est elle, on le sait, qui nous en révèle les secrets.

L'image elle n'est pas éclairée, elle est la source même de la lumière, ainsi que sa conscience.

Nous le savons, il faut chercher l'ignoré là où l'objet n'est pas, sans conscience de cette recherche. Pour découvrir la lumière sans la chercher, il faut aller sans le savoir, au cœur de l'obscurité puisque le soleil, lui, brille sur le non-nouveau et que nous nourrissons l'illusion de ne pas être les illustrateurs des apparences.

Nous voudrions faire voyager notre corps dans des lieux où il ne peut accéder, inconscient, vide, tournoyant dans le vide, l'impossible se muant en possibles ; rêve inaccessible peut-être, mais cela me console.

Je ne sais ce que tu vas en penser, mais je me demande si au fond de toute cette folie, il n'y aurait pas plus simplement, une certaine nostalgie. Nostalgie de l'origine du temps, où le néant contenait le tout en puissance et une fois devenu actualité et en prenant une seule forme, il nous affligerait en excluant toutes autres virtualités.

Peut-être est-ce cette nostalgie qui nous unit fraternellement à toutes les formes, à toutes les images et nous donne le sentiment de participer à une métamorphose incessante et totale.

Nostalgie exprimée par des formes, des images, elles aussi probables, qui éveille toutes les probabilités que nous recelons encore en nous et qui, sûrement un jour proche ou lointain finiront par se révéler. Ce n'est qu'une question de temps, et alors, ce qui était probable se muera en possible, le tout s'ouvrira, le passé basculera dans l'avenir et vice versa, l'origine s'accomplira.

Pendant ce long entre-temps, il ne nous reste qu'à imiter le geste de la nature, la copier dans son acte de créer le nouveau, révéler comme elle, des nouvelles formes du possible en attendant que se dévoile l'impossible.